

## L'escalade aux Jeux Olympiques

### Sommaire

- Des escalades
- Alpinisme, escalade et olympisme : le procès n'aura pas lieu
- Sur la compétition en escalade
- Ce que la compétition fait à la pratique (ou pas)
- Capitalisme, JO et escalade

### Diffusion de la Lettre de l'OPMA

La *Lettre de l'OPMA* est diffusée par voie numérique. Les personnes ou institutions désirant la recevoir automatiquement sont invitées à s'inscrire auprès de E. Jaillard

([Etienne.Jaillard@orange.com](mailto:Etienne.Jaillard@orange.com))

Pour faire vivre l'OPMA, les dons à l'association sont bienvenus (montant libre) en envoyant à

E. Jaillard, 26 rue de la Victoire, 38400 St-Martin-d'Hères,  
un chèque libellé à l'ordre de : *Association La lettre de l'OPMA*.

### Bureau

Président	Jean DONNADIEU
Secrétaire	Etienne JAILLARD
Trésorier	Thierry MORVAN

**La Lettre de l'OPMA**, Maison du Tourisme, 14 rue de la République, 38000 Grenoble  
[Opma.contact@gmail.com](mailto:Opma.contact@gmail.com)

Si vous souhaitez contribuer à la *Lettre de l'OPMA*, contactez-nous :

<https://www.opma.fr/contact>

### Editorial

L'imaginaire collectif ramène souvent l'olympisme à la médaille.

L'un des côtés brille. Tout se déroule comme prévu. Le spectacle de la compétition avec le meilleur en haut du podium. Les valeureux, les malheureux, les chanceux. L'autre côté est plus terne. Les préparatifs, les enjeux financiers, politiques, sécuritaires.

Cette lettre 41 ne traite pas de la médaille, mais plutôt du podium et surtout du socle sur lequel il repose.

Le débat entre compétition et pratiques alpines n'est pas nouveau. En 1924, les JO de Chamonix ont failli organiser les premières épreuves d'alpinisme. Tout un symbole<sup>1</sup>.

La réflexion porte essentiellement sur la définition de la « compétition ». Le mot est polysémique et chacun donne le sens qu'il souhaite selon la proximité qu'il a eue avec ce monde.

Cette compétition n'est pas condamnable *ex abrupto*. Elle est dans le paysage sportif et économique.

Les JO de Paris sacreront pour la première fois des grimpeurs. Puissions-nous espérer que les lumières sur le podium et les reflets sur les médailles apporteront des effets positifs sur les quidams grimpeurs, fussent-ils pratiquants en salle ou à l'extérieur.

JeanJean Donnadiou

<sup>1</sup> Voir l'ouvrage « La montagne pour tous » d'Olivier Hoibian et l'article de Sophie Cueno dans *Alpine mag* de décembre 2023.

### Membres de l'OPMA

Bernard Amy	Frédéric Brisson
Julie Bailly	Lionel Catsoyanis
Hervé Bodeau	Cecilia Claeys
Paul Bonhomme	Philippe Descamps

Jean Donnadiou	Etienne Jaillard
Bernard Francou	Niels Martin
César Ghaouti	Rozenn Martinoia
Olivier Hoibian	Gilles Rotillon

### Correspondants

Philippe Bourdeau  
Erik Decamp  
Georges Elzière  
Jean-Pierre Nicollet  
Bruno Pellicier

Antoine Le Menestrel

## Des escalades

On date la naissance de l'escalade avec l'ascension du mont Cervin en 1865. L'escalade est née avec un esprit compétitif dans le but de réaliser la première du sommet du Cervin entre la cordée menée par Jean-Antoine Carrel de la vallée d'Aoste et la cordée menée par l'Anglais Whymper. Cette dernière sera victorieuse mais à la descente un accident provoquera la mort de plusieurs personnes. La corde se serait rompue sur un rocher ou avec un rocher ?

Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, les premières compétitions d'escalade sont des compétitions de vitesse. Elles sont nées en Russie sur des falaises naturelles. L'ascension et la descente font partie du chrono.

Dans les années 1980 « l'escalade libre » s'invente. On libère l'escalade de son aide artificielle. Nous faisons partie des grimpeurs qui contribuons à cette évolution, on en discute, on en rêve, on acte. Cette pratique se développe en milieu naturel avec tout ce que cela comporte de relation au rocher et donc à la nature. Nous avons libéré l'ascension mais la descension utilise toujours le matériel.

Nous signons « le manifeste des 19 » en 1985 contre l'apparition des compétitions d'escalade en France dont voici un extrait : « Certains sports n'existent qu'à travers la compétition, qui est leur seule raison d'être. Mais l'essence de l'escalade est autre... Demain, nous aurons peut-être des compétitions avec des participants munis de dossards, retransmises à la télévision. Mais il y aura aussi ceux qui continueront à pratiquer le vrai jeu de l'escalade : les gardiens d'une certaine essence et d'une certaine éthique de l'escalade ».

Nous redoutons de perdre notre liberté et notre état d'esprit, et nous demandons un temps de réflexion. La société telle un bulldozer se doit d'intégrer notre pratique marginale. La société récupère grâce à la compétition « l'Escalade Libre ». Nous sommes dépossédés.

Je suis fier d'avoir signé ce manifeste. On nous dit que la compétition existe déjà, qu'il faut s'y résoudre. Certains veulent nous faire croire que l'escalade libre n'est que compétition. Encore aujourd'hui un sociologue prétend que « je fais de la dénégation et que ma vision poétique de l'escalade est une éthique de substitution à la réalité. » Sans le savoir ces personnes voient seulement l'esprit compétitif et ils veulent nous imposer cette vision réductrice. L'esprit

compétitif donne de l'énergie pour devenir meilleur que l'autre. Je suis habité par l'esprit d'émulation où l'autre m'aide à être meilleur. Il y a là une grande différence que beaucoup ne comprennent pas mais qui génère des comportements humains très différents. J'ai eu l'esprit compétitif à une période de ma vie, cela m'a poussé à progresser, à être créatif. Mais la compétition c'est l'organisation sociétale de cette énergie qui fait partie de moi, mais que je ne suis pas obligé de développer à outrance. L'émulation est plus fraternelle, plus horizontale.

Quand la compétition est arrivée, je ne voulais pas mettre tout mon temps, mon énergie et ma créativité pour être le meilleur, cela me semblait déplacé pour un être humain. Je me souviens de m'être trouvé dans le dilemme : soit de m'adapter à l'apparition des compétitions, soit d'arrêter de grimper. Si je m'accrochais à une certaine idée de la pureté de l'escalade alors j'allais mourir. Je devais trouver un moyen de m'adapter, de devenir créatif au sein du système.

L'escalade avait d'autres voies à proposer. Je préférais me mettre au service d'une idée au-delà de moi et qui puisse donner une image de l'escalade que je pouvais en partie maîtriser et dont je pouvais être fier. J'ai voulu que la compétition soit la plus intéressante possible. J'allais inventer des gestuelles pour mes amis grimpeurs qui allaient participer aux compétitions.

En 1986 à Vaulx en Velin, pour la première compétition d'escalade sur mur artificiel, je suis le premier chef ouvrier de voie de compétition sur un mur d'escalade artificiel. Je développe une recherche créative sur l'ouverture de voies. J'ai osé des ouvertures originales pour ne pas enfermer ces voies artificielles dans un unique carcan de difficulté physique. C'était passionnant, ce métier d'ouvrier n'existait pas, on l'inventait.

On élaborait les règles pour sélectionner et cela demandait du temps, de l'énergie, de la créativité et il fallait faire des choix. En effet cela ne va pas de soi de déterminer des règles pour établir un classement. Le compétiteur est le meilleur dans un cadre de règles imaginées. Il n'y a pas de premier absolu. Ces règles de sélection ne dépendaient plus de l'éthique de l'escalade ou de relation au rocher, mais de facteurs de sélection et de médiatisation. L'organisation d'une compétition est aussi dictée par des règles financières, des mesures de sécurité et peu pour la beauté de la pratique.

Lors des premières compétitions, il n'y avait pas de limitation de durée lors du passage du compétiteur mais pour passer à la télévision nous avons dû limiter la durée de l'ascension et des points de repos. Nous inventions une nouvelle escalade qui n'était plus de l'escalade libre mais une escalade de compétition.

Il y avait de gros enjeux dans les compétitions, il fallait un seul vainqueur, mais je ne me contentais pas de cette contrainte de sélection, je voulais du suspens, de l'originalité gestuelle et du spectacle, j'étais vraiment un dramaturge. La compétition est un spectacle qui met en scène la recherche d'UN meilleur.

En 1987 poussé par des membres de la fédération je finis par essayer. J'avais envie de vivre de l'escalade et j'avais signé un contrat de sponsoring avec Asolo qui m'obligeait à participer à trois compétitions. Cette dernière clause me faisait souffrir comme un poisson qui avait mordu à l'hameçon. Pour ma première Compétition à Vaulx en Velin, je m'étais préparé en pratiquant la méditation Zen et en cogitant sur l'élévation spirituelle à Buoux en haut d'un piton rocheux tel un stylite.

Si je participais à une compétition c'était pour être le premier sinon cela ne m'intéressait pas. Je trouvais la sentence de Coubertin « l'important c'est de participer » pleine d'hypocrisie. Cette sentence était destinée à des aristocrates désœuvrés. C'est comme si les valeurs de victoire de la compétition avaient besoin d'une justification fraternelle.

Pour la deuxième compétition sur les falaises du Biot en Savoie, je m'étais isolé, je méditais sur la petite fumée qui court le long d'une paroi et qui la longe sans s'accrocher. J'ai alors réalisé le premier 8a « à vue » avec *Samizdat*. J.B. Tribout mon ami était venu me chercher dans la falaise du Cimaï et m'a emmené à la compétition à laquelle je n'avais pas envie de participer. Je n'assumais pas la contradiction entre mes convictions anti-compétition et l'envie que mes performances sportives soient reconnues. En effet, les médias n'en parlaient peu et n'avaient d'yeux que pour Patrick Edlinger. Lors de la compétition, je me cachais sous une couverture, j'avais honte de moi. Je grimpais, je réussissais la voie et je remettais ma couverture sur la tête. A la fin des qualifications j'étais premier. Il pleuvait des cordes la compétition a été annulée.

J'avais honte des aménagements qui avaient été faits dans la nature à coup de bulldozer. Au-delà de mes contradictions personnelles il y avait une chose qui était sûre : la compétition

ne pouvait pas se dérouler en milieu naturel, elle avait besoin de lieux dédiés comme les murs artificiels afin de faire respecter les règlements mais surtout pour respecter la nature. Il faut laisser la nature tranquille. Nous avons gagné la compétition avec la nature, il n'y a plus d'espèces sauvages, les chemins, les voies d'escalade et de montagne sont aménagés, avec parfois des pieux, des téléphériques...

Nous devons réguler les flots humains, car nous ne savons pas nous limiter. La compétition est un spectacle, ce moment doit être partagé avec des spectateurs et non avec les petits oiseaux que l'on n'écoute pas tant nous avons « la tête dans le guidon ». La compétition n'a pas de sens en milieu naturel. Car celle-ci n'est que le joli décor d'une performance sportive. Dans le contexte écologique il est temps de diminuer les compétitions en milieu naturel et de les développer dans des lieux dédiés.

En 1992, c'est au cours d'une ouverture de championnat du monde à Munich que je me suis blessé, j'ai eu un accident par surcharge de travail. J'ai arrêté. La dimension gestuelle n'était plus pertinente, je n'avais plus assez d'espace de liberté pour m'exprimer. Les murs devenaient de plus en plus déversants et les voies de moins en moins intéressantes gestuellement. J'ai gardé ma cordée émotionnelle avec les spectateurs qui me galvanisaient, le support vertical et l'ambiance de réunion pour un événement, mais sans l'esprit de compétition. J'ai fait du spectacle en ouvrant des voies poétiques à la verticale. La compétition m'a aidé à me révéler et j'ai trouvé ma voie.

Depuis trois ans, je grimpe en falaise avec mon fils Joakim et je l'accompagne aux compétitions. L'évènement compétitif a une valeur positive ; c'est de permettre à la communauté des grimpeurs de se retrouver, d'échanger.

J'aime toujours ouvrir de nouvelles voies d'escalade à Buoux, mais aussi sur mur artificiel lors de stages fédéraux d'ouvreur de club. Je développe cette transmission de l'ouverture de voie afin de réamorcer de la créativité dans notre pratique et de moins consommer l'escalade. Il faut des grimpeurs forts qui ouvrent des voies extrêmes et repoussent les limites mais nous avons besoin d'une communauté dynamique, entreprenante qui pense et rêve sa pratique. L'ouverture de nouvelles voies est l'avenir de l'escalade.

L'esprit compétitif valorise le plus fort et provoque l'exclusion. Il suit l'idéologie domi-

nante du plus fort au détriment des valeurs de solidarité. Il développe la comparaison entre les êtres humains et provoque des souffrances. Il y a un gagnant et des déçus. Tout se fait au détriment de l'épanouissement des grimpeurs, du développement de la pratique, de la protection de nos terrains de jeu naturels, du développement d'autres valeurs plus fraternelles. La compétition est aujourd'hui incontournable mais ne devrait pas phagocyter les autres facettes de l'escalade. Elle rejette la dimension poétique, initiatique, contemplative de l'escalade, un état d'esprit qui n'est plus d'actualité pour notre humanité en survie. Mais cet esprit compétitif se développe par le vide laissé par d'autres valeurs humaines délaissées.

La compétition se perd quand elle essaie de se parer de valeurs. Son unique raison d'être est la recherche du vainqueur. L'escalade de compétition doit se libérer des valeurs de l'escalade libre afin de poursuivre son évolution. Nous pourrions nous appuyer sur ces événements pour développer l'esprit de cordée,

la diversité de la sélection, la concentration, la respiration.

Voilà, la compétition d'escalade est aux Jeux Olympiques, la fédération stoppe les conventions des falaises. Son but était d'arriver aux Jeux Olympiques, la voilà au sommet mais la fédération ne doit pas oublier ses racines minérales. La tendance de la quête du sommet c'est de grimper plus haut jusqu'à être hors-sol. Il est nécessaire de rapprocher le sommet de sa base car sans Bas, pas de Haut. Nous la base, nous ne voulons pas la guerre avec le sommet. Faisons relais, encordés tous ensemble, nous devons inventer notre nouvelle voie vers le sommet de la diversité des escalades

Il y a une diversité des escalades. Depuis que je grimpe j'ai pratiqué l'escalade en famille, l'escalade artificielle, l'escalade libre, l'escalade sportive, l'escalade en terrain d'aventure, l'escalade en salle, l'escalade de compétition, le deep-water, la danse-escalade, la danse de façade, la danse verticale, l'escalade poétique, l'escalade urbaine, l'escalade haptonomique, l'escalade libérée. Il y a une grande diversité d'éthiques dans l'escalade, il y a des escalades.

\* \* \*

*Yannick Vallençant*

### **Alpinisme, escalade et olympisme : le procès n'aura pas lieu**

C'est presque simultanément que l'alpinisme a été reconnu par l'UNESCO au titre du patrimoine culturel immatériel (en 2019) et que l'escalade (qui en découle historiquement) a rejoint les épreuves olympiques officielles (à Tokyo 2020).

Les dirigeants des fédérations internationales de montagne séduites par les sirènes de l'olympisme voient peut-être là une double consécration – au même titre que d'autres en politique défendent un « en même temps » capable de conjuguer tout et son contraire ; à l'inverse, certains « alpinistes et grimpeurs réfractaires », héritiers et gardiens d'une culture et d'une tradition séculaires et désormais gravées dans le marbre de l'UNESCO, y voient une sorte d'hérésie dont il faudrait faire le procès.

Attelons-nous donc à une instruction préliminaire dans les règles – à charge et à décharge !

Pour les détracteurs du mariage entre alpinisme, escalade et olympisme, les arguments ne manquent pas.

Voilà en effet que l'on passe avec l'olympisme de la conquête de l'inutile à la quête de breloques plus ou moins dorées ; de la sauvagerie des grands espaces et de la verticalité vertigineuse au cadre étrié de murs artificiels (en escalade et bientôt cascade de glace) et de stades (en ski-alpinisme) ; du souffle du vent et de l'aventure aux cris des supporters ; de l'esthétique d'une envolée en paroi aux automatismes hideux d'une voie de vitesse ; de la liberté d'imagination et de création au respect pointilleux des règles fédérales ; de la confrontation aux éléments et à soi-même à la compétition avec les autres ; de l'esprit de cordée à l'individualisme ; du sommet d'une montagne à celui d'un podium...

Au-delà du rabougrissement du cadre de l'alpinisme et de l'escalade se pose aussi la question de la trahison des valeurs « nobles » qu'ils sont censés incarner : n'a-t-on pas régulièrement suspecté le baron de Coubertin d'inclinations politiques douteuses et reproché à son « esprit olympique » de s'accommoder sans ciller aussi bien du nazisme (à Berlin en 1936) que d'autres totalitarismes variés (Moscou 1980, Pékin 2008, etc.) – jusqu'à accepter comme Président du CIO durant deux décennies un ex-dignitaire franquiste (Juan Antonio Samaranch, de 1980

à 2001), entre autres démonstrations de lâcheté, de compromissions, voire de cynisme ?

La réalité olympique n'est-elle pas aussi celle des petites et grandes « affaires » - de la tricherie sportive aux délits financiers, par exemple ?

Pour ses détracteurs les plus manichéens, cette aventure olympique pourrait donc ressembler à un pacte faustien passé par les fédérations sportives – accroissement notable de la visibilité médiatique, des perspectives de sponsoring et des subventions publiques contre sacrifice de son univers, de sa culture et de ses valeurs.

Toutefois, à la décharge desdites fédérations, quelques arguments méritent aussi d'être avancés.

Tout d'abord, la recherche d'une plus grande audience, de croissance des effectifs de licenciés et de plus de moyens financiers par une fédération sportive est commune et conditionne en partie au moins la pérennité de son modèle économique.

Il est également tout à fait probable que les dirigeants desdites fédérations misent de bonne foi sur l'olympisme pour cela – même si on peut s'interroger sur la pertinence d'une stratégie consistant de fait à « dénaturer » son univers et à rompre avec une culture solidement ancrée, quand une stratégie marketing éprouvée partout ailleurs (notamment par les marques de matériel de montagne) consisterait plutôt à faire tout le contraire : revendiquer une proximité avec la nature et valoriser voire s'inventer des racines.

D'autre part, la montagne n'est pas aussi immaculée que la légende le prétend : tout comme l'olympisme, depuis les années 30 et l'irruption d'enjeux de propagande nationale, de gloire individuelle puis d'argent, l'univers de l'alpinisme et de l'escalade n'a pas échappé aux turpitudes, aux tricheurs, aux imposteurs, aux affairistes voire aux salauds. N'a-t-on pas célébré les exploits de cordées nazies à l'Eiger comme le CIO a célébré Hitler à Berlin ? N'a-t-on pas voulu monter une expédition franco-chinoise sur le versant tibétain de l'Everest en 1996 comme on est allés sans sourciller aux jeux de Pékin en 2008 ? Quelle différence fondamentale entre les ascensions himalayennes modernes sous oxygène et le dopage en athlétisme ou en natation, par exemple ? L'immense Walter Bonatti lui-même ne s'est-il pas montré en colère contre la petitesse de certains alpinistes, dans le récit de sa malheureuse expérience au K2, par exemple ?

En outre, le monde de la voile – que l'on se plaie souvent à rapprocher de celui de la montagne – n'a-t-il pas effectué exactement le même mouvement vers l'olympisme que les fédérations de montagne et d'escalade – en acceptant de réduire l'aventure des mers à de simples ronds dans l'eau et autres slaloms en bassins olympiques ?

Enfin, au-delà des arguments moraux, culturels ou esthétiques, et au-delà de l'existence de plaignants, il faut dans le cadre d'un procès pouvoir attester celle d'un préjudice. Or, pour reprendre l'exemple de la voile olympique, celle-ci n'a en rien tué la voile de nos rêves : c'est le Vendée Globe et la Route du Rhum qui passionnent encore les foules bien plus que le triangle olympique, et Tabarly qui reste plus connu du grand public que le dernier médaillé d'or en date.

Il en va de même pour l'escalade : ce sont des solos insensés qui valent à un Alex Honnold un oscar à Hollywood et une notoriété très grand public, ou à un Charles Dubouloz de pouvoir exprimer sa passion aux heures de grande écoute à la TV – tout comme les Catherine Destivelle, Lynn Hill ou Patrick Edlinger ont fait rêver hier même de non-grimpeurs. À l'inverse, combien, même dans le milieu de la montagne et de l'escalade, peuvent citer sans erreur le dernier podium de la coupe du monde ou des Jeux Olympiques de Tokyo en escalade, ou la composition de l'équipe de France ?

L'arrivée de l'escalade ou prochainement du ski-alpinisme, puis de la cascade de glace artificielle – en attendant l'avènement du E-sport, aux perspectives de valorisation médiatique et financière déjà scrutées par le CIO... – ne constitue donc pas stricto sensu une déchéance mais plutôt une rupture et une mutation accrue vers des pratiques à finalité olympique n'ayant plus comme point commun avec les sports de montagne et de verticalité que la mobilisation des mêmes muscles. Ceci ne devrait pas non plus vraisemblablement, à ce stade, constituer une menace pour l'avenir des pratiques naturelles et « culturellement conformes » à l'histoire de l'alpinisme et de l'escalade : une étude récente réalisée par la FFME elle-même (pourtant particulièrement motrice dans « l'aventure » olympique) indique que l'immense majorité de ses licenciés ne s'intéressent pas à la compétition, alors que les pratiquants non-licenciés représenteraient 80 à 90% de la masse des alpinistes et des grimpeurs...

La stratégie suivie par les fédérations de miser beaucoup (voire beaucoup trop) sur la compétition et l'olympisme au détriment d'autres enjeux et services apparaissant statistiquement et objectivement prioritaires pour leurs propres adhérents (et plus encore pour l'immense majorité des pratiquants non-licenciés) atteste donc surtout d'une totale déconnexion des « élites » fédérales avec leur base – ce qu'on retrouve également largement en politique, sans qu'on n'ait jamais poursuivi quiconque pour ce seul motif...

\* \* \*

Gilles Rotillon

### Sur la compétition en escalade

Il faut d'abord s'entendre sur le sens du mot compétition. Le Larousse indique qu'il s'agit de « *chercher à obtenir en même temps que d'autres le même titre, la même charge ou dignité, la même fonction, etc.* ». Cela implique qu'il n'y a pas que les épreuves normalisées, que ce soit par une mesure (chronomètre, distance) ou par des règles explicites (échecs, go ...) qui soient de la compétition, comprise en ce sens très général.

Encore faut-il préciser que ce « en même temps » ne signifie pas un temps instantané comme c'est le cas sur une course de 100 m par exemple. Pour rester dans le domaine de l'athlétisme, les compétitions de lancers voient les adversaires effectuer leurs essais à tour de rôle. Et en alpinisme, le temps se dilate, Ueli Steck gravissant en 2008 la face Nord de l'Eiger en 2h48 quand Dani Arnold le fera en 2011 en 2h28. Il s'agit bien d'une compétition, mais indirecte et différée dans le temps et la durée de l'ascension est le critère essentiel qui départage les grimpeurs<sup>1</sup>. Quant à la réalisation d'une première, elle ne peut par définition être qu'unique, la confrontation est donc virtuelle, mais la première confère à ses auteurs la « dignité » de premiers

<sup>1</sup> Il est évident que les conditions de la face ne peuvent pas être les mêmes à plusieurs années d'écart, ce qui a parfois été utilisé pour nier l'existence d'une compétition en alpinisme (en tout cas d'une compétition « juste », où les compétiteurs seraient à égalité). Ceux qui utilisaient cet argument supposant implicitement qu'une compétition ne pouvait avoir lieu que sur un terrain identique. C'est avoir une conception trop réductrice de la compétition qui considère que celle-ci implique nécessairement que tous les paramètres à l'exception d'un seul, mesuré quantitativement (temps, longueur, hauteur ...), restent constants. Sans même parler des sports collectifs où la mesure est donnée par le score final, c'est également loin d'être le cas pour les sports individuels. Par

Le cadre olympique s'avère donc bien évidemment une voie « contre nature » pour l'alpinisme et l'escalade, mais le concept de liberté leur étant culturellement consubstantielle (celle de grimper comme on l'entend, au Verdon comme en salle de bloc, en solo ou en moulinette, voire même par procuration à la TV devant la finale olympique de vitesse), on prononcera un non-lieu dans cette affaire.

La séance est levée !

ascensionnistes et toute l'histoire de l'alpinisme montre à quel point cette reconnaissance est importante dans ce milieu.

Aujourd'hui, si cette forme de compétition (indirecte et différée) reste celle de l'alpinisme, elle n'est pas celle de l'escalade telle qu'elle s'est autonomisée au début des années 1980.

Quand ce n'était pas encore le cas, en Russie les compétitions d'escalade qui existaient reprenaient logiquement la forme de l'alpinisme en recontractant le temps, les grimpeurs s'affrontant sur une même voie en tentant l'un après l'autre de réaliser le meilleur chrono. Et le fait que la descente soit incluse dans ce temps confirme que c'est l'alpinisme qui inspire la forme prise alors par la compétition, une course en montagne n'étant vraiment terminée qu'une fois revenu sain et sauf.

Et pour en terminer avec l'alpinisme, les quelques tentatives de normaliser une compétition avec une confrontation directe ont toujours été des feux de paille et ne méritent pas qu'on les agite comme un épouvantail pour montrer en quoi la compétition en alpinisme est une dérive. De fait celle-ci a toujours existé dès l'origine (qu'était la conquête du Mont Blanc ou la course aux premières des pionniers sinon une compétition ?) et elle continue sous la même forme, indirecte et différée (le livre de Pierre Alain reste une référence sur ce sujet).<sup>2</sup>

exemple en ski, des bourrasques, la fonte de la neige ou l'état de la piste peuvent influencer sur le résultat (tout le monde sait que les derniers partants d'un slalom n'ont pas la moindre chance de gagner). Et en alpinisme quand la compétition est reconnue, comme entre Steck et Arnold, ces derniers choisissent des périodes de temps où la face convoitée est en « bonnes conditions », ce qui rend plus comparables leurs ascensions chronométrées.

<sup>2</sup> Quant à la compétition en glace sur structures artificielles (dont d'ailleurs une bonne partie se déroule sur des prises en résine) elle n'a pas grand-chose à voir avec l'alpinisme et ce n'est pas un hasard si elle n'est apparue qu'après les compétitions d'escalade,



Une autre confirmation que la compétition en escalade sportive a une forme spécifique qui n'est pas principalement normalisée par le chronomètre nous est donnée par le célèbre « manifeste des 19 » (1985) dont je reproduis un extrait ici :

*« Car, soyons réalistes. On peut certes imaginer des rencontres basées sur la difficulté pure, mais l'idée ne tient pas la route face aux nécessités des grands média. Pour être spectaculaire et connue à grande échelle, il faut à la compétition un paramètre de mesure facilement compréhensible par le plus grand nombre (...). Le seul envisageable est la vitesse, le verdict du chronomètre. »*

Quand on voit l'évolution réelle des compétitions en escalade, on ne peut que constater que les prédictions du manifeste ne se sont pas réalisées. La séparation de l'épreuve de vitesse de celle du combiné et la difficulté des ascensions aussi bien en blocs qu'en murs hauts, montrent au contraire que le « verdict du chronomètre » est largement marginalisé et ne concerne qu'une très petite minorité de grimpeurs et que c'est d'abord la « difficulté pure » qui joue le rôle principal. Que la vitesse soit la forme qui impressionne les non pratiquants n'est pas lié à la dérive crainte par les signataires du manifeste des 19 mais à l'empreinte croissante de la marchandisation des loisirs, qui ne doit pas grand-chose à la logique propre à l'activité elle-même (voir plus bas mon texte Capitalisme, JO et escalade). Il demeure qu'elle ne correspond pas à une pratique dominante en escalade<sup>3</sup>.

Pour autant, la compétition en escalade tourne-t-elle le dos aux valeurs fraternelles qui seraient celles de l'escalade traditionnelle ?

Je pense qu'il n'en est rien, du moins pour l'instant, tant que la marchandisation à marche forcée de nos activités n'est pas encore dominante<sup>4</sup>. Même au plus haut niveau, les grimpeurs en compétition, s'ils sont évidemment seuls dans la voie à gravir, le sont beaucoup moins lors de l'observation préalable. Ils communiquent entre eux, discutant des méthodes

---

dont elle copie la forme, et qu'elle est pratiquée par des grimpeurs. Elle est une activité très marginale (donc sans grande influence sur la pratique du plus grand nombre) au contraire de l'escalade de cascades naturelles, qui s'est développée sans référence à une compétition quelconque grâce à un matériel plus performant la rapprochant de l'escalade sportive (piolets sans dragonne optimisant l'effort et permettant une gestuelle proche de l'escalade sur rocher, broches faciles à poser rendant la protection beaucoup moins aléatoire).

possibles, à tel point que lors des démonstrations devant les officiels du CIO, avant l'inscription au programme olympique, ceux-ci se sont inquiétés de cette communication qui leur semblait une forme de triche. Et c'est aussi le cas quand les plus forts grimpeurs ou grimpeuses tentent de libérer une voie. Ils le font souvent en commun en discutant des meilleures options sur le terrain alors que celui qui sera le premier à réaliser la voie en tirera la notoriété.

Et dans les salles, la communication entre pratiquants reste très importante même quand ils ne se connaissent pas. De ce point de vue, l'enrouleur me semble beaucoup plus nocif pour le maintien des valeurs de coopération présentes en escalade que la compétition, en ce qu'il rend inutile le compagnon de cordée.

Est-ce que la compétition influe sur l'escalade en milieu naturel ? Dans le haut niveau ça me semble évident. Il suffit de se promener à Bleau<sup>5</sup> pour voir le nombre de blocs en compression, inexistant il y a une dizaine d'années et conséquence de la transposition de l'évolution de la gestuelle en résine sur rocher naturel. De même, les jetés deviennent courants en falaise. Mais il n'y a pas que le haut niveau qui est impacté. Sur des pistes faciles à Bleau on trouve de plus en plus souvent des mouvements techniques, comme des crochetages de talon ou de pointe.

Malgré tout, l'escalade sur résine s'étant considérablement développée, elle s'est largement autonomisée de l'escalade sur rocher naturel. En particulier, les prises que l'on y trouve sont le plus souvent inexistantes en milieu naturel (comme les nombreux tétraèdres ou prises à formes très géométriques) et surtout leur disposition dans le bloc est très différente de ce qu'elle est en bloc naturel, où il y a beaucoup plus de mouvements (et de prises) possibles. Sur les blocs de compétition les prises sont placées en fonction des mouvements imaginés par les ouvriers et si le mouvement imaginé n'est pas obligatoire, les variantes sont très limitées. Mais si lors d'une épreuve il n'y a que quatre blocs avec une domination des surplombs, sur

Donc, là-aussi, arguer de l'existence de compétitions regroupant peu de participants et peu regardées par les pratiquants pour en conclure à l'inanité de toute forme de compétition revient à faire d'un cas très particulier un argument à valeur générale.

<sup>3</sup> Et pour ma part, je considère cette forme de pratique comme très appauvrissante par rapport à celles permises par l'escalade.

<sup>4</sup> Ce qui implique, si on souhaite que ces « valeurs fraternelles » perdurent, qu'il ne suffit pas de se plaindre de leur déclin (réel), mais de lutter contre cette marchandisation croissante.

<sup>5</sup> Fontainebleau, pour les habitués

l'ensemble des compétitions les combinaisons possibles sont infinies, débouchant sur une créativité gestuelle indéniable qui se diffuse en milieu naturel où l'on voit de plus en plus de jets, de progression tête en bas avec crochetage de pied sur des bosses, de 360 degrés ou d'enchaînements dynamiques.

De plus, il est difficile de ne pas voir que de nombreux grimpeurs de compétition sont aussi très performants en milieu naturel, non seulement en répétant des voies extrêmes en bloc ou en falaise, mais aussi en ouvrant. Ondra, Garnbret ou Schubert, pour n'en citer que trois performant aussi bien en compétition qu'en milieu naturel.<sup>6</sup>

Bien sûr, il y a aussi des points plus négatifs, le plus évident pour moi étant la disparition totale de passages de dalles en difficulté (ce n'est pas le cas en bloc, mais la majorité des voies restent néanmoins très au-delà de la verticale), conduisant ainsi à une certaine normalisation de l'escalade que l'on retrouve dans le haut niveau en falaise, la proportion de voies surplombantes par rapport à des voies de dalle évoquant le célèbre pâté de cheval et d'alouette. Et pour les quelques voies existantes de très haut niveau en dalle sur rocher (au-delà du 8c), elles sont très rarement tentées. On peut aussi regretter cette évolution beaucoup plus gymnique de l'escalade de compétition, qui marginalise la tenue de prise sur des arquées qui caractérisait le haut niveau au début de l'escalade sportive, mais c'est aussi une preuve de son autonomisation par rapport à l'escalade en milieu naturel.

Alors doit-on déplorer la compétition comme caractérisée dans son essence par une dégénérescence quasi imparable d'une pratique donnée, ou peut-elle participer à l'émancipation des humains ? Personnellement, je vois le sport de haut niveau comme une création qui n'a rien à envier à celle que l'on trouve en art ou en science. C'est la recherche des limites de ce que le corps humain peut accomplir dans une activité donnée quand on y met tout son temps et son énergie créative.

Et qu'on ne parle pas de dérives comme le dopage (bien réel), car il existe aussi dans l'art (Rimbaud, Artaud, Baudelaire, Balzac, Sartre,

<sup>6</sup> Garnbret en fait moins mais quand elle s'y adonne elle cartonne (des 9a, le premier 8c+ féminin à vue) Et Schubert, champion du monde à Berne cette année, vient juste après de réaliser le second 9c en falaise, prouvant qu'il y a un lien étroit entre la compétition et la performance.

<sup>7</sup> En fait la conjecture de Shimura-Taniyama-Weil dont découle le dernier théorème de Fermat.

Michaux, Picabia, ...) et la liste est longue des artistes qui se sont dopés pour créer. Dans la science, si le dopage est moins présent (on le trouve surtout dans la scolarité quand il s'agit de réussir des concours difficiles), c'est surtout le temps qui y est consacré tout au long de la vie d'un chercheur et d'autant plus s'il est de haut niveau. Ici c'est surtout la vie sociale qui disparaît, quelque fois totalement (comme Andrew Wiles qui s'est isolé pendant 8 ans pour démontrer la conjecture de Fermat<sup>7</sup>).

Se consacrer un temps de sa vie à l'escalade de compétition en cherchant à atteindre le plus haut niveau possible (et il est difficile de nier que le niveau technique en escalade est bien plus élevé aujourd'hui qu'il l'était il y a seulement dix ans) ce n'est ni scandaleux, ni inutile, en tout cas pas plus que toutes les activités où l'humanité cherche les limites.

Quant aux loisirs, si on les conçoit comme un temps de délasserment où l'on cherche moins à s'investir pour se dépasser comme dans la compétition, dire que celle-ci ne leur apporte rien est une tautologie. Même si on peut aussi faire des compétitions de divertissement. C'est ce qu'on pratique souvent à la FSGT entre clubs ou à l'intérieur d'un club, le classement final étant très secondaire, l'exemple des 24h de Bleau, que nous avons lancé comme un gag lors d'un bivouac au moment des 24h du Mans, et que l'on a organisé un certain nombre d'années étant particulièrement représentatif d'une forme de compétition de loisir sans prétention de performance. Mais si on les voit comme un temps disponible pour rentabiliser des capitaux (c'est le cas des salles privées en pleine expansion), la compétition devient soit un spectacle (pour l'instant peu rentable), soit une réclame pour attirer des nouveaux clients dans des salles où elle restera très marginale voire inexistante.

Mais ce n'est pas la compétition en tant que telle qui est coupable, c'est l'usage qui en est fait dans une société capitaliste où seule compte l'accumulation du capital.<sup>8</sup>

Pour terminer provisoirement sur la réalité d'une diversité des escalades que l'on opposerait à une forme particulière appauvrissante, en général celle de l'escalade sportive pour la

<sup>8</sup> Et ici se posent effectivement les nombreuses conséquences négatives qu'entraînent l'organisation de compétitions de plus en plus gigantesques (notamment sur le plan environnemental). Il n'est pas sûr que les JO ou les championnats de monde démesurés qui existent pour l'instant puissent encore durer très longtemps.



discréditer<sup>9</sup>, il faut s'entendre sur le sens qu'on donne à cette diversité. Pour moi, c'est juste la reconnaissance qu'il existe bien des façons de pratiquer l'escalade, mais il reste qu'il n'y a qu'une activité qui soit de l'escalade en ce qu'elle se différencie d'autres pratiques. L'escalade, en ce sens conceptuel, est comme l'énergie. Elle a, comme elle, plusieurs formes phénoménales. Il y a l'électricité, le magnétisme, le vent, le solaire, les forces nucléaires ... et toutes ne sont que des manifestations de l'énergie.

Il n'y a donc qu'une escalade qui prend différentes formes, mais qui se différencient toutes du football, du roller ou de l'alpinisme.

Alors c'est quoi l'escalade en ce sens très général et en quoi elle se distingue de l'alpinisme qui est l'activité avec laquelle on la confond souvent ? C'est ce que le maire de la commune de la Chaudière a compris quand il dit que « *l'escalade est là où on envoie ses enfants grimper en toute sécurité et l'alpinisme est un truc où les gens se tuent.* »

\* \* \*

Marco Troussier

### **Ce que la compétition fait à la pratique (ou pas)**

Depuis presque quarante années, la compétition normée a fait son apparition dans le monde de l'escalade, et il y a bien longtemps, dans l'alpinisme.

La concurrence entre certains alpinistes (pour la conquête des sommets, des faces, des voies les plus extrêmes, des solos les plus ébouriffants etc.) et plus tard entre certains grimpeurs (ceux qui se mettent en concurrence pour, par exemple, équiper des voies nouvelles, les gravir en premier, franchir des degrés nouveaux de difficultés), est une réalité que d'aucuns pensent être un trait constitutif de l'homo sapiens.

Un rapide survol des dernières décennies permet de répondre à la question qui nous occupe. La compétition est le résultat d'un processus qui ne doit rien au hasard et tout à la volonté des hommes et des femmes. Nous ne ferons pas ici l'histoire de l'escalade de compétition, ses soutiens et ses opposants, ses dérives diverses, notamment dans le cerveau de ses promoteurs (qu'ils soient dirigeants, parents d'athlètes, entraîneurs, petites mains...), ni même dans celui des compétiteurs hommes et femmes confondus (sans parler des enfants, dont il faudrait quand même réussir à parler un jour).

Stricto sensu, que doivent les pratiques (alpinisme, escalades) à la compétition ?

Une fois n'est pas coutume, parlons de l'alpinisme.

### **Glace, compétition, chronique d'un échec annoncé<sup>10</sup>**

On l'a un peu oublié, mais l'alpinisme a connu des compétitions de vitesse sur des parois rocheuses et même sur des sommets (en URSS notamment) et plus récemment, des tentatives (avec le soutien du GHM il me semble) pour des compétitions de vitesse sur le glacier des Bossons (cordées de 3 devant remonter le plus vite possible une portion de glacier). Cette « aventure baroque »<sup>11</sup> ne connut pas de lendemain. Mais cette « anomalie » (surtout quand on sait qui en était le promoteur : un futur président de la FFME, Jean-Claude Marmier) devrait marquer un jalon dans l'évolution des pratiques de compétition, car de ce premier événement (les crampons aux pieds) à l'apparition des compétitions de cascades de glace, il n'y avait qu'un pas à franchir, et il le fut rapidement avec l'apparition de structure de glace et la volonté pour des « alpinistes » de singer les compétitions d'escalade (et leur avenir radieux ?). Aujourd'hui, la pratique de l'escalade sur glace de compétition est totalement affranchie de l'alpinisme. Les meilleurs mondiaux sont bien souvent issus de l'escalade de compétition sur résine.

Dès lors, la structuration « classique » de cette activité de compétition a suivi le cours habituel des sports confidentiels en mal de reconnaissance. Compétitions nationales, équipes « de France », compétitions internationales, structuration d'un « circuit », apparitions furtives de

<sup>9</sup> On peut penser que le développement spectaculaire de l'escalade sportive et d'elle seule (les autres « escalades » entendues en extension restent très marginales) conduit à ce jugement négatif sur cette pratique, ce qui fait suspecter un relent désagréable d'élitisme. Bernard Amy avait écrit que les « anglais », parlaient même de « cancer français » pour la désigner. On doit

cependant remarquer que même en Grande Bretagne, les voies d'escalade sportive existent en nombre (ce qui suppose qu'il y a des « anglais » qui apprécient les goujons).

<sup>10</sup> Et pas seulement à cause du réchauffement climatique...

<sup>11</sup> Ma définition humoristique...

partenaires, luttes intestines (en France, ailleurs ?) entre fédérations (en France, ailleurs ?), pour des enjeux (réels ou supposés) de reconnaissance, de pouvoirs ...

Il est piquant de constater que cette pratique de compétition de glace (quand il y en a, car on a vu aussi apparaître des compétitions de « dry », utilisant à l'occasion des prises en résine) n'a connu aucun engouement et peine à recruter des pratiquants tant son existence semble « hors sol et artificielle ».

Compétitions de cascade de glace, combien de bataillons ? Sans doute aucun, avec en France une dizaine de pratiquants (?), quelques centaines dans le monde entier (!?), un « circuit » d'événements exsangue, une absence patente de spectateurs et de partenaires, bref un fiasco qui néanmoins, provoque des guerres picrocholines entre dirigeants de fédérations opposées. *So what !*<sup>12</sup> comme dirait l'autre. Serait-ce une raison pour renoncer à organiser une activité de compétition qui compte « epsilon » pratiquants ? Que nenni. Quand la logique (perverse) du sport de compétition est à l'œuvre, on peut toujours s'attendre au pire, il est presque toujours certain !

Pendant ce temps-là, quand la glace apparaît en hiver, les nombreux cascadeurs se ruent sur elle.

### **Ce que la compétition fait (ou pas) à l'escalade**

Ne refaisons pas ici l'histoire de l'escalade<sup>13</sup>, observons ce que la compétition pourrait provoquer en matière de modification de la pratique sur site naturels ou artificiels.

D'abord un rappel d'une définition compacte de ce qu'est l'escalade (on peut en discuter ailleurs). L'escalade est une pratique corporelle qui mobilise l'énergie et les habiletés d'un être, pour gravir des supports naturels ou artificiels<sup>14 15</sup>.

Pendant longtemps, seules les parois et autres rochers naturels ont animé la volonté des grimpeurs<sup>16</sup>.

Il faut noter que l'escalade a connu une révolution récente avec l'apparition massive de structures artificielles, à tel point que le nombre de grimpeurs de « résines » est infiniment plus

important que ceux des rochers, falaises et autres reliefs. Incroyable, non ? On ne parle plus là de « trad » ou de « spito-centré », on est dans le lourd : la gymnastique, le plaisir du mouvement, l'espace clos.

Donc, la pratique de la « résine » est devenue « dominante », et cela en quelques décennies. Or, il ne vous a pas échappé que depuis quelques décennies aussi, les compétitions d'escalade « sportives/gymniques », se déroulent sur des murs artificiels. Du coup, on peut se poser la question des éventuelles modifications que la compétition provoque sur les pratiques, en sites naturels, sur les structures artificielles, et, si elles existent, la nature de ces impacts.

Si on prend les compétitions comme de nouveaux laboratoires du geste (après tout, la créativité, possiblement, pourrait y régner), on est saisi par la « normalisation » des mouvements proposés. Au niveau international, une compétition de blocs comporte tout au plus, quatre blocs avec des profils/typologies que l'histoire récente de cette pratique a figés.

Une dalle, un surplomb prononcé, un « *run and jump*<sup>17</sup> », encore un surplomb et le tour (de piste) est joué. Si vous mixez d'autres paramètres comme : taille de prises, qualité de la texture (hé oui, il est parfois proposé des prises sans grain... oui, oui... véridique), alors on peut avoir l'impression d'assister à une épreuve de « figures imposées ». Comment en est-on arrivé là ?

Quand on observe la nature des passages en blocs naturels (et avec un peu de recul historique) il faut se rendre à l'évidence, les blocs de compétitions doivent beaucoup à leurs homologues naturels, quand il ne tente pas de les singer. De temps en temps une « trouvaille d'ouvreur » surprend un temps (comme les rebonds de prises en prises de type « *campus board*<sup>18</sup> »), puis cela vient enrichir un catalogue pas si étendu que cela. Bien entendu, les ouvreurs de salle, reproduisent plus ou moins ces mouvements pas toujours spectaculaires. En matière d'innovation gestuelle on reste sur sa faim, mais on peut admirer une espèce de virtuosité des compétiteurs, condensée avec plus ou moins de bonheur. A la fin, il y aura toujours un gagnant, un des buts finaux de la compétition.

<sup>12</sup> Rien à voir avec Miles Davis.

<sup>13</sup> Il manque toujours un ouvrage de référence...

<sup>14</sup> Je ne serai pas vexé si ma définition est contestée.

<sup>15</sup> Dans un ouvrage maintenant oublié, Hébert montre des croquis de structures artificielles (des prises en bois cloutées sur un panneau) servant à l'entraînement de militaires.

<sup>16</sup> On doit comprendre, hommes et femmes.

<sup>17</sup> Départ en courant et sautant sur un relief, connu depuis plus de quarante ans à Joshua Tree.

<sup>18</sup> Il s'agit de se tracter sans les pieds sur des réglettes et autres reliefs.

Concernant l'escalade de difficulté, peu de chose à noter. On est là, dans un décalque de ce que les falaises et les voies extrêmes proposent, même si furent introduits récemment des mouvements (saut à deux mains, crochetage de pointe, évolution de type « 360 » degrés, etc...), innovations issues des compétitions de blocs. Même en difficulté, le chronomètre s'est imposé sournoisement, il règne avec une loi d'airain et les temps de parcours autorisés ont été resserrés pour obliger les compétiteurs à plus de dynamisme, pour cause de retransmissions... hypothétiques... et de droits télévisuels qui se font attendre. Vivement les JO...

Clairement, en compétition de difficulté il ne se passe pas grand-chose de palpitant.

Pour ce qui concerne la compétition de vitesse, en faisant le choix de proposer une voie unique, c'est la logique du « record du Monde » qui prédomine... Une poignée de compétiteurs court après les dixièmes de seconde. Si vous

connaissez un pratiquant lambda qui pratique cette activité en « loisir », il est urgent de lui dresser une statue.

Cessons là cette rapide observation des influences, réelles, supposées, fantasmées (par les promoteurs des compétitions).

Du point de vue de la créativité, on est loin, très loin de ce que l'art nous propose et c'est bien normal ; une compétition (surtout quand elle est « internationale », mais pas que) est une pratique ritualisée dans laquelle des individus s'opposent les uns aux autres avec pour finalité de désigner un gagnant, l'art c'est tout autre chose.

On pourrait alors résumer le propos par une formule (pleine de vide) : la compétition n'apporte rien aux de loisirs, qui vivent très bien en étant totalement affranchis de ces compétitions si dispendieuses (en énergies, argent, etc...) et pratiquées par un nombre infime de licenciés.

\* \* \*

Gilles Rotillon

### **Capitalisme, JO et escalade**

Dans un de mes derniers billets ([NTIC et capitalisme](#)) je notais la quadruple crise profonde (économique, sociale, écologique et anthropologique) dans laquelle le capitalisme était de plus en plus englué.

Sur le plan économique<sup>19</sup> il a d'abord cherché son salut dans le développement de ce qu'on a appelé la mondialisation avec l'extension des échanges. Cela a commencé par une ouverture des marchés de capitaux mettant en concurrence au niveau international les hommes et les territoires. Il en est résulté une montée des inégalités, à la fois entre pays, et internes à chacun d'entre eux. Cette dernière forme d'inégalité résulte de la concurrence entre les travailleurs qui répondent à une demande mondiale (les *nomades* dans la terminologie de Pierre-Noël Giraud) et se retrouvent en position de force pour obtenir des augmentations de salaires et ceux qui ne répondent qu'à une demande nationale (les *sédentaires*), par définition plus réduite. Cela s'est traduit par des délocalisations

d'emploi pour les premiers, difficilement compensables par des emplois de même nature à cause de la concurrence internationale<sup>20</sup> mais qui le sont au moins en partie par des emplois du second type, non soumis au risque de délocalisation mais impliquant des salaires plus faibles. Ces emplois peuvent être soit dans l'administration, mais les politiques néolibérales de détricotage des services publics limitent fortement cette piste, soit dans des secteurs qui sont difficilement délocalisables, parce que dépendants d'actifs liés au territoire. C'est justement le cas des services liés aux loisirs utilisant les ressources naturelles (falaises, lacs, littoraux, sites caractéristiques, ...) de la région où ils se trouvent.

C'est pourquoi on a vu se développer de multiples offres de services de loisir, en particulier sportifs se traduisant par une offre de plus en plus variée, chaque nouvel entrant dans ce secteur cherchant à se distinguer de ses concurrents pour accroître sa future clientèle. Ce qui a poussé également à de nouveaux équipements (voies d'escalade, équipement de canyons, via ferrata, parcours de VTT, accrobranche ...) et à l'extension d'activités jusqu'alors confidentielles

<sup>19</sup> Je reprends ici l'analyse que Pierre-Noël Giraud développe dans ses livres et en particulier dans *Le commerce des promesses*, éditions du Seuil, 2009.

<sup>20</sup> Des ingénieurs en informatique hautement qualifiés sont en concurrence avec des ingénieurs indiens qui le sont aussi mais nettement moins chers. Des services d'aide aux entreprises se

développent dans de nombreux pays et viennent exercer une pression à la baisse sur les mêmes emplois qualifiés aux USA. C'est par exemple le cas de la plateforme Upwork qui compte dix millions d'utilisateurs (designers, architectes, ingénieurs, traducteurs, avocats) dans 180 pays.

(hydrospeed, jetski, paddle ...). On a vu parallèlement apparaître des nouveaux métiers (accompagnateurs/accompagnatrices de moyenne montagne, moniteurs/monitrices d'escalade, animateurs/animateuses de tourisme équestre, animateurs/animateuses d'activités aquatiques ...) tous sanctionnés par des diplômes d'État. En France on a des CPJEPS<sup>21</sup> (niveau CAP), des BPJEPS (niveau bac), des DEJEPS (niveau bac + 2) et des DESJEPS (niveau bac + 3), auxquels on doit ajouter plus de 60 certificats de qualification professionnelle (CQP), sans compter les formations en Staps et les métiers associés comme ceux de la vente de matériel sportif, la gestion des installations ou l'organisation des événements sportifs.

Toute cette évolution a contribué à transformer progressivement les pratiquants en consommateurs de services payants pour ceux qui pratiquaient déjà et à les traiter immédiatement comme des clients pour les nouveaux entrants attirés par ces offres nouvelles, la carte bleue remplaçant la licence sportive, renforçant ainsi mécaniquement les exigences de ce nouveau public, ne jugeant une activité qu'à son seul effet immédiat sur l'individu qui la pratique et inconscient de son impact collectif, que ce soit en bien (effets sur le bien-être) ou en mal (pollutions diverses, conflits d'usage, en particulier des problèmes de parkings pour l'accès aux sites).

La crise financière de 2008 a fait franchir un pas de plus dans cette transformation des rapports aux activités de loisirs. Elle a rendu évident que la rentabilité des milliards de dollars cherchant à s'investir dans des activités à fort taux de rentabilité, déjà rendue impossible dans les secteurs traditionnels de l'industrie et des services à cause des faibles gains de productivité, ne pouvait plus passer par la fuite en avant dans le crédit.

### **Le développement du secteur des loisirs**

La transformation du secteur des loisirs, que le premier mouvement de mondialisation décrit ci-dessus avait initiée, s'en est trouvé renforcée. Il devenait une source de rentabilité pour les capitaux en quête d'investissements, parallèlement avec le développement du traitement des données personnelles pour lesquelles s'affrontent les grandes industries de plateforme *via* les

réseaux dits sociaux, et de celui lié au vivant (brevetage des gènes, pharmacie, transhumanisme ...).

Les loisirs sont par définition un temps non consacré à la production, donc ne créant pas directement de la valeur économique par l'activité de ceux qui s'y adonnent. Pour y arriver, il y a deux voies possibles. L'une c'est la transformation du pratiquant en client d'un service payant et l'autre l'extension de l'offre de spectacles, soit *via* les plateformes de *streaming* soit *via* la pratique de haut niveau pour des événements drainant des milliards de spectateurs (et téléspectateurs, l'envolée des droits audiovisuels n'étant pas pour rien dans la rentabilité attendue).

Les JO s'inscrivent parfaitement dans cette transformation du secteur des loisirs en nouvelle « mine » de rentabilité pour des capitaux en déshérence. Ils sont ce qu'on appelle des Grands événements sportifs internationaux (GESI), comme les championnats du monde de football, de rugby, d'athlétisme ... et leurs déclinaisons régionales (coupes d'Europe, d'Afrique, d'Asie ...).

Comme tous les GESI, ils ont trois fonctions. La plus apparente est évidemment la confrontation entre sportifs de tous les pays qui cherchent à briller dans ces événements. La simple qualification d'un sportif pour les JO (mais on peut dire la même chose pour tous les GESI) est un processus exigeant dont l'aboutissement est déjà vécu comme une victoire par ceux qui l'obtiennent. Une médaille d'or, le graal des JO pour un sportif, est l'assurance d'une reconnaissance internationale de ceux qui l'obtiennent. Celle-ci peut se limiter à la discipline où elle est obtenue ou s'étendre bien au-delà du cercle des pratiquants. Viktor Axelsen, le médaillé d'or du badminton à Tokyo reste largement méconnu du grand public à l'inverse d'Usain Bolt ou de Teddy Riner. C'est aussi un terrain d'affrontement entre pays au travers du décompte du nombre de médailles remportées qui peut être lourd de conséquences, que ce soit à cause du dopage, institutionnalisé comme il l'a été en RDA ou en URSS ou plus diffus selon les disciplines, ou à cause des inégalités entre sports, les États favorisant ceux susceptibles des meilleurs résultats en nombre de médailles, au détriment du sport pour tous.<sup>22</sup>

<sup>21</sup> Le CPJEPS et le BPJEPS sont respectivement un certificat et un brevet professionnel de la jeunesse, de l'éducation populaire et du sport. Le DEJEPS un diplôme d'État et le DESJEPS un diplôme d'État supérieur.

<sup>22</sup> Il ne s'agit pas ici de dire que le sport de haut niveau serait par nature aliénant, comme le soutien par exemple Marc Perelman dans *2024 Les Jeux olympiques n'ont pas eu lieu*, éditions du Détour, 2021. Bien sûr, étant une activité humaine se développant dans une société capitaliste, il n'est pas l'image d'une société



La deuxième fonction est celle d'attirer des nouveaux pratiquants à faire du sport. C'est la théorie de la locomotive, les champions, par leur exemple, seraient des VRP de leur activité permettant aux diverses fédérations sportives de recruter des nouveaux adhérents. Si ce type d'enchaînement se produit, il reste très marginal et est de toute façon sans lien avec le sport de haut niveau<sup>23</sup>. L'image de la pyramide expliquant que plus la base de pratiquants est large, plus se dégagera une élite performante, ce qui justifierait la fonction de VRP des champions comme incitateurs à l'élargissement de la base, est dépassée depuis très longtemps. Le haut niveau est un système à part, reposant sur une détection précoce des futurs champions, leur insertion dans un staff d'entraînement nécessitant des médecins, des psychologues, des nutritionnistes, des coachs, des techniciens ... et une organisation du temps adaptée dès le plus jeune âge. Un système complètement séparé de la pratique du plus grand nombre.

Quant à la troisième fonction, sans doute la plus importante, elle repose sur le spectacle fourni par les sportifs, engendrant les profits espérés, soit directement par leur présence dans les enceintes sportives, soit indirectement devant leurs télévisions. Les champions restent toujours des VRP, mais davantage des produits de leurs sponsors (vêtements, matériels, aliments, ...) que de leur activité propre. C'est par exemple ce qui explique qu'un footballeur de très haut niveau puisse être transféré pour des centaines de millions alors même qu'il est en fin de carrière et ne pourra plus être décisif dans les performances de son club. Ce fut le cas de Beckham, engagé au Réal Madrid pour doper la vente de produits dérivés attachés à son nom (maillots, goodies, ...) ou celui de Benzema en Arabie saoudite.

Les JO sont une étape importante dans cette construction du secteur des loisirs pour sa part sportive, leur prestige, tant dans le grand public que chez les sportifs de haut niveau, en faisant

---

différente où les rapports humains seraient pacifiés et l'emprise de l'argent ou le racisme inexistant. Mais il n'est pas non plus une activité à éradiquer. Comme toute activité humaine, le sport de haut niveau est la recherche des limites que cette activité peut atteindre. Si tant de sportifs ont leurs vies organisées autour de l'amélioration de leurs performances s'imposant des programmes d'entraînement que peu supporteraient, c'est qu'ils sont exactement dans le même processus qu'un artiste qui cherche à développer son moyen d'expression. Et on retrouve dans l'art (mais aussi dans la science ou la philosophie) des acteurs qui se dopent (Baudelaire, Sartre, Henri Michaux, ...) qui ne vivent que pour leur

un moment clé de la construction des réputations. C'est sans doute le GESI qui bénéficie des aides gouvernementales les plus élevées, que ce soit avec la construction des infrastructures nécessaires (stades, logements, transports ...) ou les dérogations par rapport aux lois du pays où ils se déroulent. La charte olympique, qui est le texte régissant les relations entre la ville hôte et le CIO, s'appuie en effet sur le droit suisse qui prime sur le droit français<sup>24</sup>.

### **L'escalade aux JO**

Mais les JO sont aussi un laboratoire test pour lancer de nouvelles activités susceptibles d'étendre encore les possibilités de rentabilité de ce nouveau secteur en plein développement des loisirs sportifs.

Les JO de Paris en offrent une éclatante démonstration avec la confirmation ou l'intégration de quatre activités. Pour être introduite aux JO, une discipline doit être pratiquée par les hommes dans au moins cinquante pays et trois continents, et par les femmes dans au moins trente-cinq pays sur trois continents. Et à chaque édition, des sports peuvent être supprimés (baseball et softball en 2012), réintroduits (golf et rugby en 2016) ou intégrés par le pays organisateur. Les JO de Tokyo en 2021 ont vu la réintroduction du baseball et du softball et l'arrivée de l'escalade, du karaté, du skateboard et du surf. Les trois derniers sont confirmés à Paris et s'y ajoute le breakdance.

Si ces activités doivent contribuer à la consolidation marchande du secteur des loisirs sportifs, elles doivent remplir certaines conditions. Soit être le vecteur de vente de produits liés à l'activité comme avec le skateboard, qui, s'il commence à être intégré à des spectacles de plus en plus nombreux<sup>25</sup>, est surtout pratiqué par des jeunes amateurs acheteurs de matériels et de vêtements. D'autant que le skate électrique devient aussi un mode de transport en expansion qui ne pourrait que bénéficier de la publicité offerte par les JO. Soit être le moyen d'expression de spectacles autour de l'activité, ce qui est de

activité et qui n'en sont pas moins glorifiés, même si ce n'est pas toujours de leur vivant.

<sup>23</sup> Pour ne prendre qu'un exemple, le développement du volleyball en France doit plus au passage à la télévision d'un dessin animé japonais qu'aux résultats de l'équipe de France à l'époque.

<sup>24</sup> Le livre de Marc Perelman fournit sur ce sujet de nombreuses précisions sur cette situation dérogatoire.

<sup>25</sup> Le Skate & Rock 2023 de Tournai en est certes à sa 9<sup>ème</sup> édition en 2023, mais le nombre de spectateurs présents n'a rien à voir avec les foules drainées par le foot ou le volley (qui vient de battre le record du nombre de spectateurs aux USA avec 92 000 personnes pour une compétition universitaire.



plus en plus le cas du breakdance. Pour cette discipline, le CIO avance le nombre de 31 millions de pratiquants dans le monde et il y en aurait un million en France. Mais seulement 6000 licenciés, signe que son introduction aux JO vise moins à attirer des pratiquants futurs champions qu'à populariser le spectacle qu'il offre<sup>26</sup> et doper les marchés dérivés, surtout autour des vêtements.

Le cas de l'escalade est encore plus révélateur du rôle que peut (doit) jouer une spécialité sportive pour contribuer au développement capitaliste du secteur des loisirs. Introduite à Tokyo, elle comportait trois types d'épreuves devant être pratiqués par tous et donner lieu à l'attribution d'une seule médaille d'or pour l'ensemble par sexe.

Ces trois disciplines étaient la vitesse, consistant à gravir le plus vite possible un mur de quinze mètres incliné à 5° au-delà de la verticale, le bloc où il s'agit de réussir sans corde quatre voies d'une hauteur maximum de 4,5 m et la difficulté où on doit escalader une voie de plus de 15 m bien au-delà de la verticale. Le classement final était obtenu en multipliant les places obtenues dans chaque type d'épreuve. Le problème avec ce format de compétition est qu'il mélangeait les choux et les carottes, la vitesse étant très différente des deux autres et peu pratiquée par les spécialistes de blocs et de difficulté. Ils ont dû se mettre à s'entraîner aussi en vitesse pour ne pas perdre trop de places et obérer toute chance de médaille. Il en est résulté un vainqueur chez les hommes qui n'excellait dans aucune des trois spécialités (et qui depuis n'obtient pas de résultats notables, ni en bloc, ni en difficulté)<sup>27</sup>.

Pour les grimpeurs, la meilleure solution pour attribuer des médailles ayant du sens par rapport à leur pratique aurait été de séparer les trois types d'épreuves, soit trois médailles d'or, les qualités nécessaires pour chacune étant différentes. Le CIO n'a pas accepté cette solution, mais pour Paris, la vitesse donnera lieu à une médaille, le bloc et la difficulté étant combinés pour une autre, un compromis accueilli favorablement par les grimpeurs.

On peut effectivement considérer que les JO de Paris seront mieux en phase avec la réalité de la

pratique, l'escalade de vitesse n'étant en fait que très peu pratiquée dans le monde. Une situation d'ailleurs qui devrait l'empêcher d'être au programme des JO car ni le critère du nombre de pratiquants, ni celui du nombre de pays ne sont respectés. Et si l'escalade de bloc et de difficulté compte des dizaines de millions de pratiquants dans le monde entier, ceux qui font de la vitesse ne sont (au mieux) que quelques milliers.

Alors pourquoi maintenir une épreuve qui est si marginale ? Parce qu'elle est spectaculaire vous diront les journalistes et ceux qui ne pratiquent pas l'escalade. Et c'est vrai que c'est impressionnant de voir l'agilité avec laquelle les grimpeurs « avalent » les 15 mètres du mur (le record du monde masculin et de 4,98s et le féminin de 6,25s). Impressionnant mais répétitif et je ne connais pas un seul grimpeur qui puisse rester plus de cinq minutes à regarder une compétition de vitesse. Et il est vrai aussi que cette spécialité ne peut guère voir ses pratiquants augmenter fortement. Le mur sur lequel se déroule la compétition est standardisé (sinon il n'y aurait pas de record du monde) et n'existe qu'en quantité limitée, nombre de clubs n'en ayant pas pour leurs adhérents.

En revanche, le bloc et la difficulté non seulement sont les formes traditionnelles de la pratique mais surtout, sur des structures artificielles comme celles où se déroulent les compétitions, elles débouchent sur la pratique en salles privées dont le nombre explose dans le monde entier.

L'escalade aux JO offre ainsi une illustration parfaite de ce qui est attendu de ce type de compétitions lors de GESI. D'une part pour les non-pratiquants qui regarderont à la télévision l'escalade de vitesse, assurée spectaculaire à l'envi par les commentateurs, et d'autre part les deux autres spécialités pour les pratiquants fournissant la future clientèle des salles privées. Ce faisant elle remplit parfaitement les deux conditions pour être une source de rentabilité dans le secteur des loisirs, celle du spectacle pour les non pratiquants et la marchandisation de l'activité pour les pratiquants.

<sup>26</sup> L'organisation en France en 2023 du Red Bull BC One, la plus grande compétition mondiale de breaking (nom retenu par les pratiquants plutôt que breakdance utilisé dans les médias) est un signe de cette volonté de diffusion au-delà des pratiquants. Et

l'investissement de Red Bull celui que le breaking peut être source de profits substantiels.

<sup>27</sup> Il en a été autrement chez les femmes, la médaillée d'or Janja Garnbret, dominait trop en bloc et en difficulté pour ne pas s'imposer, malgré un résultat en vitesse médiocre.

\* \* \*

Etienne Jaillard

## Escalade et olympisme : de l'alpinisme au spectacle

*L'alpinisme – ou même l'escalade rocheuse pure – n'est pas la gymnastique. Comment dissocier sa pratique du contact avec la nature ?*  
Nicolas Jaeger (1979)<sup>28</sup>

(Question : Du coup ce sport [l'escalade] semble s'être écarté de la montagne et de ses racines...)  
*Est-ce qu'il avait besoin d'y rester ?*  
Pierre You (2016)<sup>29</sup>

L'escalade a été inscrite récemment comme discipline olympique. Comment et pourquoi cette évolution ?

Les alpinistes sont parmi les premiers grimpeurs sur rocher. On s'est longtemps demandé si l'alpinisme était un sport. On y trouve en effet à coup sûr l'effort physique, mais d'autres paramètres sont inhérents à l'alpinisme : le milieu naturel de la haute montagne, a priori peu hospitalier, les risques qu'il entraîne et le goût pour l'aventure qui anime ceux qui l'abordent. Alors, y trouve-t-on les règles qui caractérisent les sports tant collectifs qu'individuels ? Dès les débuts de l'activité, A. Mummery (1855-1895) parlait d'escalader par des moyens loyaux (*by fair means*), et P. Preuss (1886-1913) renonçait à toute aide artificielle, au point de s'astreindre à grimper seul, à redescendre par la même voie, ou à renoncer à un itinéraire, voyant qu'il nécessitait la pose d'un piton d'assurance. G. Lammer (1863-1945) prônait et pratiquait les ascensions sans guide et/ou en solitaire. Autant de règles constituant des choix personnels et correspondant plus à une éthique ou à une philosophie de l'action qu'à des règles destinées à régir l'activité.

L'alpinisme s'est ensuite développé, en grande partie grâce d'une part, à l'entraînement sur blocs ou falaises de basse altitude qui offraient des parcours très difficiles et permettaient de progresser en escalade pure, et d'autre part aux progrès du matériel technique, contredisant en partie le dénuement et la sobriété de moyens professés par certains des pionniers. En réaction

aux excès de ces développements, et principalement à celui de l'escalade artificielle des années 1950 à 70, est apparue l'escalade « sportive », fille de l'alpinisme. Reste à savoir ce que signifie « sportive ».

Ses inventeurs pensaient probablement signifier la prééminence du geste sur le matériel technique, puisqu'il n'était plus question de s'aider des points d'assurage pour progresser (la taille de prises était évidemment réprouvée dès l'origine). Était-ce un retour aux appels au dénuement des premiers temps ? Au début en effet, cette démarche s'associait à l'usage de points d'assurage amovibles qui n'abîmaient pas le rocher et laissaient le passage et sa difficulté inchangés pour les suivants. L'escalade sportive se rapprochait donc du sport classique en édictant une règle nouvelle, celle de ne progresser qu'avec l'aide du rocher. Elle préservait l'aspect aventure, puisqu'il fallait acquérir la technique des points d'assurage et anticiper leur pose par la lecture du rocher au cours de l'ascension. Bientôt cependant, il ne s'est plus agi seulement de privilégier le geste mais aussi et surtout de rechercher la difficulté, et ceci a nécessité le renforcement de la sécurité au moyen de points d'assurage fiables et pérennes. Cette dernière évolution se faisait donc également aux dépens du risque et de l'aventure qui caractérisaient l'alpinisme : « *l'escalade sportive est née d'une volonté [...] de vivre le plaisir du geste vertical en évacuant toute la dimension risquée de l'alpinisme* »<sup>30</sup>. Cette recherche de difficulté ouvrait une nouvelle porte.

Peu après en effet, sont apparues les premières compétitions d'escalade (1985) basées sur la seule difficulté. Les premiers concours ont eu lieu en milieu naturel, avant de se développer sur structures artificielles, s'affranchissant ainsi des aléas naturels et garantissant la similitude des passages et de leur difficulté. Très vite (1991) apparaissait une épreuve de vitesse en escalade (apparue beaucoup plus tôt en URSS, à l'époque). « Plus rapide » sur un parcours, arriver le « plus haut » sur une voie difficile, ont donc été les premiers pas. Restait le « plus fort », pour arriver au « plus vite, plus haut plus fort » du révérend Didon, devenu devise des

<sup>28</sup> Nicolas Jaeger (1979). Carnets de solitude. 1979, Denoël, p. 100

<sup>29</sup> Réponse de Pierre You, président de la FFME, à une interview du *Dauphiné libéré*, 16 septembre 2016. <https://www.ledauphine.com/montagne/2016/09/16/l-escalade-est-devenue-un-sport-comme-les-autres>

<sup>30</sup> Alain Ghersen, 2012. Risque et alpinisme. Une tentative de constitution philosophique de l'*Homo alpinus*. Mémoire M2, université P. Mendes-France, Grenoble, 139 pp. <https://www.gle-nat.com/hommes-et-montagnes/risque-et-alpinisme-9782344010358>

jeux olympiques. Ce fut chose faite avec l'instauration d'une épreuve de bloc (1998) qui privilégie la force par rapport à l'endurance, l'expérience ou l'équilibre que valorise l'épreuve de difficulté. A l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, l'escalade peut donc entrer dans la famille des sports codifiés<sup>31</sup>. Pour cela, il a suffi de s'affranchir du milieu naturel et de ses aléas, et de définir des épreuves mesurables, comparables et réglementées, délaissant l'éthique personnelle.

Est-ce à dire que l'alpinisme est exempt de compétition ? Certainement pas. Les premiers alpinistes, ceux de l'« âge d'or » du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle se disputaient les premières ascensions des plus hauts sommets alpins. En 1922, G. Lammer définissait l'esprit sportif comme la jouissance de « *vaincre des difficultés de plus en plus grandes* »<sup>32</sup>. Après que l'alpinisme eut découvert la possibilité de parcourir des itinéraires plus difficiles que les voies normales, une nouvelle compétition s'est instaurée pour l'ascension des parois les plus difficiles. Celle-ci culmina avec la course meurtrière aux « Trois derniers problèmes des Alpes »<sup>33</sup> dans les années 30, aggravée par les arrière-pensées politiques et nationalistes qu'elle sous-tendait<sup>34</sup>. Déjà à cette époque, idéologie et nationalisme motivaient plusieurs expéditions en Himalaya, certaines pour des motifs ouvertement raciaux<sup>35</sup>.

La paix revenue et les Alpes étant devenues trop petites, cette compétition entre nations se déporta vers l'Himalaya, où la course aux 8000 sévit dans les années 1950. Le moteur de cette nouvelle course n'est plus politique mais reste national, avec le prestige qu'une éventuelle victoire est censée apporter. En témoigne le soutien logistique et financier des institutions nationales aux expéditions - excepté aux Etats-Unis, libéralisme oblige. Cet investissement est rétribué par la visibilité qu'en retirent ces organisations et les nations qu'elles représentent, à laquelle s'ajoutent les royalties des publications relatant ces aventures. Si ces rivalités meurtrières<sup>36</sup> ont disparu dans la sphère de

l'alpinisme, l'introduction de l'escalade aux Jeux Olympiques est une excellente occasion de prolonger ces enjeux cocardiers, tant les pays se plaisent à compter les médailles obtenues à l'issue de ces rassemblements. De l'alpinisme à l'escalade, à la compétition et à l'olympisme, le cheminement peut apparaître sinueux, mais logique. Il y manque toutefois une dimension.

A qui profite l'introduction de l'escalade aux Jeux Olympiques ? Si la FFME y a poussé, on sait à qui elle profite, mais quel est le mobile ? Au retour de l'Annapurna (1950), Lachenal avait perdu les orteils et le goût de la vie, Herzog quelques doigts et gagné une carrière, et la Fédération Française de la Montagne quelques millions liés à la vente du récit<sup>37</sup>. Il existe donc un public solvable pour les exploits, même exotiques et loin des media. Les épreuves d'escalade se déroulent en présence d'un public nombreux, sans compter les téléspectateurs. Connaissant les sommes en jeu lors de la signature des contrats de retransmission télévisées des compétitions populaires, on comprend que l'enjeu est d'abord financier. Plus il y a de téléspectateurs, plus les annonceurs paient pour être vus. Du reste, le règlement des compétitions d'escalade place en page 10 sur 55 les règles concernant les logos, noms et autres annonces de sponsors<sup>38</sup>. Mais pour attirer plus de public, il faut plus de spectacle. On peut donc supposer que l'escalade olympique évoluera, vers un ballet vertical (ou plus) dans le meilleur des cas, ou vers un *show* à suspens propre à capter l'attention du plus grand nombre, y compris de ceux qui ignorent tout de la discipline. Une telle évolution est déjà visible dans certaines salles d'escalade, où des personnes atablées peuvent profiter du spectacle de grimpeurs en plein effort.

Affranchissement du milieu naturel, délaissement de l'éthique et la responsabilité personnelles au profit de chiffres, normes et règles, évolution vers la compétition, le profit et le spectacle, l'escalade a bien intégré notre société moderne. Ou est-ce l'inverse ?

<sup>31</sup> <https://www.ffme.fr/wp-content/uploads/2023/09/Regles-du-jeu-2023-2024-V1.pdf>

<sup>32</sup> Guido Lammer (1931). Fontaine de jouvence, J. Landru. Publié en allemand (*Jungborn*) en 1922.

<sup>33</sup> Titres du livre de A. Heckmair (1951). Arthaud.

<sup>34</sup> Michel Mestre (2002). L'idée nationale en montagne et dans l'alpinisme : le cas du club alpin austro-allemand (DÖAV). *Amnis*, 2-2002. <http://journals.openedition.org/amnis/123>

<sup>35</sup> Charlie Caron-Belloni (2021). L'Allemagne au-dessus de l'Himalaya : des SS sur le toit du monde. *Revue d'Etudes tibétaines*, 61, 53-109. <https://hal.science/hal-03382322/document>

<sup>36</sup> 31 morts au Nanga Parbat avant la première ascension.

<sup>37</sup> Annapurna, premier 8000, publié par M. Herzog en 1951 a été vendu à 20 millions d'exemplaires dans le monde et a fourni des subsides à la FFM jusqu'en 1979.

<sup>38</sup> <https://www.ffme.fr/wp-content/uploads/2023/09/Regles-du-jeu-2023-2024-V1.pdf>